

Bruxelles, Saint-Gilles,
13 décembre 2015

Victor

C'est un jour froid habité de flocons légers et hésitants. Une journée normale pour une fin d'automne. Une journée comme tant d'autres. Je viens de quitter ma mère qui m'a dit que Fik allait recevoir une *rammeling*¹ parce qu'il avait cassé le vase de la cuisine et qu'elle était sûre que c'était lui ! Fik c'est moi. Victor, en bon français.

Bref, une journée qui, comme les autres, commence par mon footing matinal. Rue aux Laines, Hôtel des Monnaies, un petit tour des jardins de la Porte de Hal et je remonte par la rue Blaes. Tout cela se finira chez Nette par un petit-déjeuner. Après ma douche, j'irai célébrer ma première messe. Une journée comme les autres...

Je suis prêtre, comme je le voulais depuis l'âge de douze ans. De penser à cette période m'arrache un sourire. L'image que je me faisais de cette « mission » est bien loin de la réalité. Ou bien n'ai-je pas été assez loin, ne parler que de foi, que de Dieu. Devenir plus charismatique au détriment de mon approche plus humaine et plus terre à terre.

Je n'ai ni trahi, ni démerité. Je suis prêtre responsable de la paroisse de Saint-Gilles. C'est où Saint-Gilles ? Sortez de votre campagne bon sang !

1 *claque, fessée*

Saint-Gilles est une des dix-neuf communes de Bruxelles avec sa paroisse et ses églises. J'en suis le doyen !

Seule une petite croix sous ma grosse veste d'hiver en atteste.

Je n'ai pas de regrets, juste le questionnement normal d'un homme de soixante-quatre ans. Le parcours n'a pas été facile. Les années ont poli mon exaltation et ce n'est peut-être pas plus mal. Il me reste l'enthousiasme, le plaisir des rencontres, sacerdotales ou autres. La foi, c'est comme la couche de graisse hivernale, c'est quand on l'a consommée qu'elle prend toute sa raison d'être. Il en reste l'essentiel, moi et Dieu. Elle ne repose plus en moi sur un simple credo, mais sur un ressenti profond. Celui qui vous apparaît lorsqu'on ne cherche plus vraiment à comprendre et à expliquer.

Journée normale donc. Elle commence par le lever de maman, qui ne m'a pas donné de *rammeling* pour la bonne raison qu'elle ne me reconnaît plus. Après mon footing et ma douche, je rejoins la place du Jeu de Balle. Le soleil n'est pas encore levé. On l'appelle aussi la place du Vieux Marché. Cette grande place est le rendez-vous des brocanteurs, des chineurs, des amateurs de vieilles choses inutiles appelées « brol » à Bruxelles.

Rien de tout cela aujourd'hui. La place est vide à l'exception d'un blindé et quelques militaires,

mitraillette au poing. Un kamikaze a fait passer le niveau d'alerte à quatre, niveau maximum. Pauvre Bruxelles ! Tous les politiciens ont annoncé cela avec beaucoup de sérieux il y quatre jours déjà. « Les enquêtes se poursuivent ». On n'en saura pas plus « pour ne pas cultiver la peur ». Et si le niveau quatre indique une attaque « imminente », il ne faut pas avoir peur, nos policiers enquêtent et nos politiciens veillent !

La peur n'est pas mon souci premier. J'en ai d'autres, la solitude, l'isolement et une forme de tristesse qui m'accompagne de plus en plus souvent.

Mais elle ne me coupe pas encore l'appétit. La faim me fait accélérer le pas. La devanture d'un des plus vieux café de la place m'attend. Je pousse la porte. Nette m'accueille en souriant. C'est ainsi tous les matins. Aujourd'hui, elle est seule, assise sur son haut tabouret derrière le comptoir. Elle en descend à mon approche.

— Salut Fike ! Un café et un pistolet ! Et ce matin, j'ai même du *kip-kap*¹ !

— Va pour le *kip-kap* ! J'ai rarement vu ton café vide Nette. Tu les as fait fuir ?

— Te moque pas ! Tous des *klûutzakke*². On lâche une bombe à Bruxelles et tu les vois plus !

— Vrai. Mais six morts quand même...

— C'est pas pour ça que ma gueuze est moins

1 Tête pressée à la bière

2 peureux, couillons

bonne !

Nette, c'est mon amour de jeunesse, on se l'est avoué il y a peu, sans en dire plus. Si les choses ont toujours été claires pour elle, tout était plus ambigu pour moi. On a grandi ensemble à la rue des Prêtres. Oui, je suis né à la rue des Prêtres, j'y habite toujours. Mais la contagion s'arrête là. Elle a quelques mois de moins que moi et me regardait beaucoup, la bouche ouverte et un doigt dans le nez. Je n'y voyais pas d'admiration, tout au plus un apprentissage oculaire de la vie. Comme si elle se voyait audacieuse par personne interposée. Car j'étais plutôt dégourdi et toujours le premier pour les bêtises. Le vase de la cuisine, c'était moi, je l'avoue, mais il y a plus de cinquante ans. J'estime qu'il y a prescription.

Tant qu'on s'amusait dans les *stroete*¹ des Marolles avec la bande, notre langage incompréhensible au-delà de la rue Haute² comme point de reconnaissance, tout se passait bien. J'aimais déjà les moments plus intimes, elle contre moi, effleurer sa main, sa joue, sans même savoir pourquoi j'aimais cela.

Puis je suis parti au petit séminaire de Basse-Wavre. Et comme je n'en revenais que rarement,

1 *rues*

2 *Allez, je vais le dire pour ceux qui ne connaissent pas les Marolles, ce vieux quartier ouvrier de Bruxelles à l'histoire très particulière. C'est là que le pur bruxellois se pratiquait encore il y a peu. Mélange de flamand (néerlandais de Belgique) et de français agrémenté d'un accent très particulier.*

j'ai vu Nette se transformer au fur et à mesure de mes retours. Elle a pris des rondeurs sournoises, un regard plus velouté. *Och God en Hiere*³, pour rester dans la mélancolie ! Mes yeux ne la reconnaissaient plus, mais le reste de mon corps n'en menait plus large ! Je n'ai pas craqué, conscient qu'au moindre faux pas, cela ne se limiterait pas à une caresse fortuite. Elle m'en a protégé aussi. Pour elle, me faire renoncer à mon engagement aurait été pire qu'un viol !

Elle reste toujours très agréable à regarder. Si la situation n'est plus la même, je veux rester fidèle à l'image qu'elle a toujours eue de moi. Chaque relation a son histoire et je ne suis pas du genre à mélanger. Nette, c'est pur, sans le moindre doute ni la moindre équivoque. Pas comme celles qui m'encombrent l'esprit. Avec Nette, ce sont les plaisirs simples. Celui de regarder son visage jovial, sa tignasse blonde qu'elle coiffe à la porc-épic. Ses lèvres pulpeuses qu'elle me colle de temps en temps sur la joue pour une bonne baise¹. Ou celui d'être assis en face d'elle, mon pistolet de *kip-kap* à la main, le café qui embaume et plonger dans ses yeux qui restent clairs comme une fontaine.

— T'as vu ce *stuut*² ?

Entre un trophée de chasse au cerf qui nous regarde d'un air interrogateur et le tableau

3 *Oh mon Dieu*

1 *baiser*

2 *machin*

suggérant le duo de boudins comme plat du jour, un écran plat de dernière génération. Il nous passe et repasse la scène d'horreur.

— Cela fait cinq jours qu'on le voit, Nette !

— Ouais, mais regarde mieux !

Ce jour-là, un cameraman était présent sur les lieux. On voit une manifestation de quelques opposants aux réfugiés face à l'entrée du théâtre de la Monnaie, à l'arrière une gerbe de feu, la caméra est déstabilisée dans un premier temps puis elle poursuit son reportage. Beaucoup de fumée, des femmes, des hommes qui courent. Puis les choses se découvrent petit à petit. Un homme semble d'abord prendre soin de quelqu'un, mais en y regardant mieux, il fouille et finit par partir rapidement lui aussi. Quelques corps bougent, d'autres restent immobiles. L'image est apocalyptique.

— Regarde, la fumée est toujours là qu'un *smeirlap*¹ vole les morts en *stoemelings*² !

C'est vrai, l'homme est un loup pour l'homme... Mais avait-on besoin de cet attentat pour le découvrir ?

Dans la poche de ma veste, mon homélie. Que peut dire un prêtre face à ce genre d'image ? Parler du pardon ? De miséricorde ? Je n'en suis plus vraiment là. La foi... Comment l'exprimer ? Qu'est-ce que la foi peut faire, face à cette

1 *saligaud, salopard*

2 *en cachette, discrètement*

barbarie, qui en plus se prétend être la volonté de Dieu ? Comme si Dieu avait la capacité de résoudre les problèmes des hommes. Il n'a que nos mains pour agir, il ne peut que nous inspirer. Et c'est toute la difficulté d'être prêtre en deux mille quinze. Fini les phrases qui rassurent, les mots qui soignent ou les promesses qui encouragent. Avoir la foi ne suffit plus. Dieu n'a jamais rien fait à notre place. Il nous sollicite, nous interpelle, nous éclaire. Le reste nous appartient. Si Dieu ne nous demande pas de nous faire sauter avec une ceinture d'explosifs, il ne nous l'interdit pas non plus. Il nous aime, c'est tout. Et ce n'est déjà pas mal. Ma foi est là.

De plus, je n'ai jamais été ni tribun ni stratège. Je me demande quels mots, quels symboles peuvent pousser un être humain à se faire sauter ? Quel discours peut atteindre ce but ? Toutes les réponses me semblent mièvres et creuses. En écrivant mon homélie j'avais aussi envie de crier ma colère, ma colère contre ce monde « occidental », pour ne pas dire chrétien, qui connaît les réponses ! Si l'Église n'a plus vraiment la main, elle garde sa part de responsabilités ! Au lieu de s'occuper de préservatifs, Jean-Paul II et Benoît XVI auraient mieux fait d'adopter un discours plus ouvert à la spiritualité et au bonheur ! Le message de l'Église devrait être : « soyez heureux ! », ici et maintenant !

Car si l'homme est un loup pour l'homme, il est

aussi fondamentalement bon, il doit juste soigner ses blessures et son humanité. Et ne pas le faire en solitaire, le bonheur est rarement solitaire ! Il peut même être contagieux !

— Fik ? T'es où encore !

— Je pense que l'homme a besoin de l'homme.

— C'est beau Fike, mais ça nous rendra pas le Congo !

Voilà ! C'est ça la vie ! Rire et le faire de bon cœur. Nette a la foi ! Elle ne le sait pas, mais elle l'a ! Et son accent, son bruxellois, aujourd'hui édulcoré pour être compris, distribue du bonheur bien plus que mes sermons.

— Nette, tu vas faire mon homélie ce matin.

— Tu veux que je raconte des *zieverderaa*¹ ?

— Je veux que tu les fasses rire !

— *T'es gelupe fiou*², mais alors tu les fais venir

ici et tu leur offres une gueuze !

1 *sottises*

2 *c'est d'accord, mec*